

Une personnalité en miettes

Depuis une douzaine de romans, (les derniers : « La traversée du dimanche » et « Le lait de la nuit », Boris Schreiber trouve, dans sa vie, le miel de son écriture. S'il transpose et prend parfois de la distance, il colle souvent au plus proche de lui-même. C'est le cas avec « Le tournesol déchiré » (Ed. François Bourin).

Le jeune Borinka, héros du « Lait de la nuit », partage le premier rôle avec Genia, sa mère. Une mère si tendre, si possessive dès la toute petite enfance ! Une mère qui, cinquante plus tard, devenue maniaco-dépressive, multipliera les scènes d'hystérie, se rendant détestable. Les relations passionnelles entre la mère et le fils suscitent alors des paroxysmes d'amour et de haine au point que cette présence-absence relève bientôt de l'obsession. La mort de Genia allègera à peine ce poids.

Il y a d'ailleurs cette promesse faite à Genia sur son lit de mort, de publier son « cahier français ». Genia y écrivait, en une langue... exotique, l'étonnant roman d'amour vécu avec Wladimir, Volodia, Volenko, le père de Boris. Une romance commencée au temps d'une Russie encore tsariste, fort agitée. Fidèle à sa promesse, Boris Schreiber a sorti le cahier pour entrelacer le récit maternel au sien. Une construction subtile difficile pour le lecteur au cours des premiers chapitres. D'autant plus que, tenant compte de sa personnalité éclatée et de ses multiples facettes, Boris Schreiber a opté pour le « ils » au détriment du « je ». Ils, les Boris Schreiber en miettes, réunis sous une enveloppe charnelle. D'ailleurs, l'abus du « je » lui a paru si odieux après « Le lait de la nuit » qu'il s'est bien juré de ne plus s'y laisser prendre.

Lors de la fuite de Russie, de la Lettonie, à Berlin, puis à Anvers et Paris, définitivement, une des plus vieilles images, soixante après, reste celle d'un somptueux champ de tournesol, entr'aperçu du train. Sous les coups de butoir du destin, l'esprit torturé de Boris Schreiber les voit, désormais, déchirés. D'où ce titre en forme de fleur malade.

Du plus loin qu'il se souvienne, Boris entend les phrases incantatoires de sa mère : « Tu seras le plus grand, le plus célèbre, le plus exceptionnel », lui imposant successivement les images flatteuses de... l'écrivain, de l'avocat, puis de l'acteur. Peu importe son choix. L'essentiel, c'était la célébrité. Plus tard, quand Boris Schreiber se mettra à écrire, la célébrité ne sera pas au rendez-vous. L'amertume, attisée par la déception maternelle, deviendra donc une des composantes de ce « Tournesol déchiré », si partagé dès que l'auteur tente de trouver une unité intérieure.

Les hourvaris, dans les cours d'école, « Sale Ruskoff, métèque, fils de Gorgouloff... » rythment les récréations au lendemain de l'assassinat du président Doumer. A la maison, une succincte chambre d'hôtel, on partage au plus juste le pain azyme, tout en gardant la porte ouverte à l'amitié. Le père, dur au travail, fermé sur ses espoirs déçus, garde des relations privilégiées avec Genia. Quant à Boris, son fils, à l'exception d'un élan de tendresse, il l'ignore. C'est malgré lui qu'il a accepté la naissance de cet enfant ! D'ailleurs, Genia, meurtrie dans sa chair, a dû renoncer à lui donner des frères et sœurs. Elle en gardait, jusque dans ses vieilles années, un honteux sentiment de culpabilité.

Sevré de la tendresse paternelle, soutenu par les rêves insensés de sa mère, sensible au charme de Paris, l'enfant découvre, émerveillé, l'épicerie juive de la Contrescarpe, le Luxembourg, la rue Mouffetard, l'amitié si fraîche de Marthe, la petite Juive polonaise. Une bouffée d'air au milieu de l'étouffante tendresse maternelle.

Celle-ci revient récurrente, haineuse au soir de la vie, pour renouer les fils de son roman interrompu par la mort de Volodia. Une mort intervenue quand Volodia s'éloignait de Genia. La fortune avait basculé. L'acharnement de Volodia en avait fait un homme riche, très riche. Sa famille en récoltait les fruits. Il était loin le temps de la Russie pré-révolutionnaire, quand Genia, éblouie, courait vers son bel amour. Loin le temps des convulsions tragiques évoquées par la vieille dame ! L'histoire rattrape aujourd'hui, « Le tournesol déchiré ».

La promesse, à la mère, respectée, Boris Schreiber a sans doute calmé les tempêtes douloureuses qui l'agitent depuis si longtemps. Les chants désespérés, on le sait, sont souvent les plus beaux. L'auteur écrivait-il dans la quiétude ?

Odile Le Bihan